

RÉGIS DEBRAY

# Le Passage à l'infini

« Il en est du totémisme comme de l'hystérie. Quand on s'est avisé de douter qu'on puisse arbitrairement isoler certains phénomènes et les grouper entre eux pour en faire les signes diagnostiques d'une maladie ou d'une institution objective, les symptômes mêmes ont disparu, ou se sont montrés rebelles aux interprétations unifiantes...»<sup>1</sup>. Dans les sciences sociales, le doute salvateur a rendu à leur peu de réalité objective le totémisme et l'hystérie (même si tel indigène vénère l'alligator, et si certaines personnes du sexe ont des crises de nerfs). Le terrorisme, lui, résiste toujours.

**Kate Brooks,**  
*Khost,*  
*Afghanistan,*  
mars 2002  
*pèlerinage au*  
*mémorial*  
*érigé en*  
*l'honneur des*  
*talibans tués*  
*lors du*  
*bombardement*  
*de la*  
*mosquée.*  
© Corbis Sygma.

1. Claude  
Lévi-Strauss,  
*Le totémisme*  
*aujourd'hui,*  
PUF, 1962,  
p.1

## Une fiction utile

Les magies politiques ont leur raison que la raison ignore. Cette entité abracadabrante présente trop de commodités – reportez-vous aux explications de François-Bernard Huyghe – pour admettre le même traitement analytique que Freud a fait subir à l’hystérie de Charcot ou Lévi-Strauss au totemisme de Frazer. Appliquée au spectre favori de notre Empire universel, l’impiété déconstructrice aurait pour le fauteur de clarté un coût social prohibitif, à déconseiller à tout historien du présent désireux de faire carrière. Ce concept-poubelle où l’opinion entasse à l’aveugle des réalités on ne peut plus déplaisantes dont elle veut s’épargner l’intelligence, amalgamé à merveille ce qu’il faudrait distinguer, tout en suggérant (comme ses cousines plus spéculatives) une discontinuité d’essence entre le normal et le pathologique, entre « nous », démocrates, et eux, barbares, hiatus que notre propre histoire dément à l’évidence. Mettre dans le même cul-de-sac sémantique un attentat contre Hitler et un attentat contre une synagogue devrait heurter le sens commun ? Que nenni ! L’acte de conjuration verbale, qui répugne au savant, sied au politique. Les fictions-reines, dans la féerie auto-suggestive que nous appelons la réalité sociale, sont celles qui servent à dénoncer plus qu’à comprendre. Comme idéologie fut l’idée de mon adversaire, terrorisme sera la violence de mon opposant, ou de mon occupé. Mot caca, mot mana. Expulsion-répulsion. *Humpty-Dumpty*. Les substantifs, dirait Alice au pays des horreurs, sont nos domestiques, ils signifient selon les ordres que je leur donne. Le seul point litigieux, dans ces petits arrangements avec les mots, est de savoir qui est le Maître. Quand un notable me parle de « terrorisme », et non de frappe, résistance ou représailles, il ne m’apprend pas grand-chose sur le fait, sinon que c’est lui le patron. Ou qu’il a pris le parti du Maître de maison. Ce qui n’est pas une information, puisqu’ainsi font les notables, de tout temps.

Simpliste, en politique, veut dire : performant. « Ce qui est simple est faux, notait Valéry, mais ce qui ne l’est pas est inutilisable. » Il n’est pas étonnant que « terrorisme » fasse fortune : c’est un vide unificateur, comme Satan. Et réversible. Rituel retournement du héros au salaud, du consacré à l’exécré. En un clin d’œil, le même volontaire intégriste, défenseur des droits de l’homme devant Sarajevo, se retrouve, mêmes convictions et mêmes comportements, nature abjecte à Kaboul. Selon qu’un blanc ou un noir sponsorise l’atrocité... Si c’est Nous, on parlera de bavure ou de sévices (deux secondes au télé-journal). Si c’est Eux, d’abomination ou de torture (dix mi-

nutes). Nelson Mandela, « terrorisé » en 1960, sanctifié en 2000, par les mêmes organes de la respectabilité internationale. On connaît la liste des inversions de signe qui ont affecté tant d'excellences gouvernementales depuis cinquante ans, infréquentables un matin, *fashionable* le soir, ou l'inverse. Coupons à l'essentiel : dans toute société, fût-elle policée, la fonction Ennemi est structurante et à ce titre indispensable. « Nous allons vous jouer un tour pensable, disait Arbatov aux Occidentaux, avant la chute du Mur : nous allons vous priver d'ennemi ». Qu'à cela ne tienne. On s'en est trouvé un nouveau, impeccablement monstrueux, reconstruit dans les plis, en cinq sec. Comment resserrer les rangs, au-dedans, sans un Étranger menaçant, au-dehors ? L'Infidèle, l'Hérétique, la Sorcière, le Juif, les Deux cents familles ou le Bolchevik. Majuscule au choix. Invariante est la fonction, variable, l'organe.

Pour quiconque gouverne sur un sol meuble, un vaste complot vaudra toujours mieux qu'un vaste désordre. Un *isme*, c'est un sujet d'attribution omniprésent et ténébreux, un grand manipulateur, hydre monocéphale à queues multiples. Fantasmagorie paranoïaque, qui est le reflet tête en bas de l'Impérialisme vu de l'autre côté du miroir. Le Béhémoth, l'Axe du Mal. On se mystifie soi-même à bon compte avec ces donneurs d'ordre imaginaires. Car il est assez facile d'intimer à un subordonné l'ordre de tirer, tuer, bombarder, mais non de se suicider de but en blanc. Il y a des bombes, des meurtres et des carnages, mais le Terrorisme n'est pas un Acteur international, encore moins un Projet de société. Actes patents et Sujet fantastique. L'imputation magico-religieuse condamne les surpuissants hallucinés qui ont déclaré la mobilisation générale contre un fantôme évasif, à une guerre contre *everybody* et *nobody*; guerre sans fin et, bien sûr, sans victoire assurée. Hobbes à cet égard aurait pu féliciter l'Amérique des exorcistes, pour cette croisade en forme de course au furet. La machine exterminatrice, lancée à plein régime, broiera du vide, mais du moins la métropole ne sera pas en danger de paix, et de laisser-aller. La vitalité des grands Empires exige la guerre à vie.

Faire d'un adjectif, une substance, d'un mode opératoire, un idéal ou un programme ne suffit pas à créer une idéologie assignable. Connaît-on une Internationale, un Comité central, un Parti, un réseau même qui s'autodésigne et se conçoit comme « terroriste » ? Et qui, malgré Trotsky et un titre fameux, songe à un Manifeste terroriste ? Les juristes eux-mêmes ont bien du mal à isoler un *modus operandi* distinct, dans la gamme en perpétuelle extension des crimes de guerre. Le terroriste, nous dit-on, se reconnaît à ce qu'il vise des non-combattants, quand le résistant s'attaque à des militaires en uniforme. Trop vite dit : l'Afghan du GIA s'attaque aux militaires algé-

riens, et le maquisard de 1943 pouvait être amené à tuer des civils français. Sera alors qualifiée de terrorisme, d'après les Conventions internationales, toute « mise en œuvre de violence extrême au détriment de populations civiles désarmées hors de tout contexte de guerre déclaré, et du droit de la guerre qui va avec ». Soit. Mais le descriptif du crime contre l'humanité, qui condamne Ben Laden à New York, s'appliquerait à Poutine en Tchéchénie. Et il aurait fait passer un mauvais quart d'heure au socialiste Guy Mollet qui massacra des dizaines de milliers de civils en Algérie, sans oublier la capture illicite d'aéronef (enlèvement de Ben Bella) ni la torture organisée. Que dire de Bush et Tony Blair en Irak, d'Arafat en Israël et de Sharon en Palestine ? Quant à la définition par la stratégie indirecte, qui consiste à agir sur une population civile pour modifier la conduite de son État, ou la détacher de ses dirigeants, elle caractérise au premier chef le « tapis de bombes » déversé par l'aviation dans la « guerre totale » qui commence dans les années 30 en Mandchourie et en Espagne. Et culmine en 1970 avec les Américains au Viêt-Nam. À cette aune, non seulement le nazi à Guernica, mais Churchill le libéral à Dresde, et, superlativement, Roosevelt l'impérial à Hiroshima (et pis encore Nagasaki, sans la justification du tir démonstratif), se retrouveraient au banc d'infamie. Ce qu'à Dieu ne plaise.

Nous sommes heureusement protégés contre ces mauvaises pensées. L'auteur des *Justes* saluait naguère en la personne des tyrannicides suicidaires de la Volonté du peuple russe, qui prenaient la vie des autres en donnant la leur, des « hommes d'exigence ». N'avaient-ils pas fait leur grand mot de Kaliayev, en 1903 : « on ne peut parler de l'action terroriste sans y prendre part » ? Camus pour qui « les crimes d'État l'emportent de loin sur les crimes des individus » tenait que le terrorisme des puissants est encore le plus lâche, sans l'excuse éthique du sacrifice personnel propre aux « idéalistes exaspérés » (comme les appelait Victor Serge). Il est des pages entières de *L'Homme révolté*, 1951, que notre journal de 2001 eût clouées au pilori, pour atteinte au moral du monde libre. En cinquante ans, nos anticorps face aux sortilèges ont sérieusement diminué.

## **La corrélation médiologique ou le Mal sécularisé**

Pour échapper au caractère répétitif du Malin, qui n'a pas d'histoire, et y voir un peu plus clair dans la nuit des explosions où toutes les vaches sont grises, le médiologue peut être utile, avec d'autres. On fera alors comme si

l'acte de guerre destiné à faire sensation (contrairement à l'extermination illégale, généralement nocturne ou muette, des opposants par un appareil d'État officiel) était moins un combat qu'une adresse (avec ou sans communiqué de presse). Un envoi de lettre, écrite avec le sang des autres. L'attentat : un slogan taciturne, où les cadavres alignés tiennent lieu de mots. La tuerie expéditive veut agir sur les esprits, bien au-delà du point d'impact, plus que sur la physique des forces localement en présence. À ce titre, la délivrance du message relève plus des arts du spectacle que de l'art militaire – pouvant même atteindre, sous sa forme hollywoodienne, à Manhattan, un certain achèvement esthétique et apocalyptique.

En règle générale, le « faire exemple » se veut théâtral. Il suppose une visibilité, et exige un public. Des moyens d'enregistrement, et de promotion. Ce qui rend l'approche par le médium pertinente pour regrouper des types d'opérations et périodiser deux siècles d'agressions. La recherche de fascination maximale a dépendu, pour sa mise en œuvre et en scène, des moyens de *faire mal* (armes, explosifs, engins) et des moyens de *faire peur* (les trains d'ondes propagatrices). Double évolution.

Un exemple. Les avions bombardiers sont faits pour atteindre des cibles militaires. Si on veut qu'en plus ils terrorisent et paralysent les pékins, comme le Junker 87 en 1940, en descendant en piqué avec un hurlement déchirant, il faut un appareil sonore sans intérêt militaire, une sirène électrique. Catherine Bertho Lavenir montre ici même comment les générations successives du signal ont marqué de leur empreinte les vagues d'épidémies ou d'emballlements meurtriers (les attentats, contagieux, vont par mode) : l'acte-presse, l'acte-radio, l'acte-télé. Chaque étape dans la conquête technologique de l'ubiquité, chaque nouveau procédé de faire savoir (lire, entendre et voir) informent et optimisent la cruauté locale. Escalade concomitante de l'informatif et de l'explosif. Si on donne à « faire » le sens de faciliter, façonner, stimuler, on n'hésitera pas à marteler : la rotative a fait Ravachol ; le téléphone transatlantique, Sacco et Vanzetti ; le satellite de diffusion directe, Abou Nidal et ses commandos ; et la toile numérique, Ben Laden. Al Qaïda, c'est le terme arabe pour fichier informatique. « Ensemble des actes de violence, dit le petit Robert, qu'une organisation politique exécute pour impressionner la population et créer un climat d'insécurité ». Que serait un acte de violence, fut-il paroxystique, qui s'éteindrait avec ses victimes à l'instant et à l'endroit même, sans « impressionner » personne d'autre, sans agir à distance ? La terreur ne vaut que par son bruit ; son efficace, dans l'espace et le temps, progresse avec les machines à communiquer.

Notre mot-fétiche, de fabrication française, apparaît en 1794. Inventé par Thermidor pour stigmatiser la période robespierriste. De 1794 date aussi le télégraphe optique. Guillotine et sémaphore, le couple originaire. Terreur et télécoms. Prenez aujourd'hui une carte des réseaux mondiaux de la résonance. Ses zones grises, non innervées, ou ses queues de réseau, disons Désert de Gobi et Grands Lacs africains, représentent les zones de *vaines terreur* – qui n'excluent pas, ni vu ni connu, de terrifiantes violences, sur place, mais décourageant d'emblée l'opération « terroriste », ou lui enlèvent son qualificatif. Couverture nulle. Onde de choc zéro. Vaine la terreur qui n'est pas répercutée, ni même remarquée – comme celle, un exemple entre cent, exercée par les protégés des USA au Guatemala durant trente ans (200 000 victimes civiles, qui n'ont pas fait lever un sourcil d'intellectuel à Paris). La tête de réseau, disons New York, épice des retentissements planétaires, a un rendement maximal : effet de souffle assuré, retombées tous-azimuts. Célébrité + célérité. Fascination des fascinateurs pour les nœuds de communication, qui aimantent toutes les têtes chercheuses en bruitage et reprises.

La dynamite et le télégramme firent au siècle dernier un couple non moins fécond que celui des Lumières à leur crépuscule. La baisse du coût de la violence, permise par l'invention de nouveaux moyens de déflagration, a couru parallèlement à la baisse constante du coût de la mobilité (des nouvelles, des biens et des hommes). 1867, c'est le premier câble sous-marin transatlantique en fonction. C'est aussi l'invention de la dynamite, manipulable et stockable sans danger, contrairement à la nitroglycérine, par Alfred Nobel. Le moraliste suédois fit alors une décisive contribution (contemporaine du colt, premier objet manufacturé à *design*, et du revolver) à la cause anarchiste et à celle des Fenians irlandais. Ajoutons, pour le faire-savoir, le reporter photographe qui dans la guerre de Sécession propage au loin, pour la première fois, l'image de la mort et des cadavres (dans la guerre de Crimée, on n'avait photographié que les champs de bataille déserts). 1877, c'est la transmission télégraphique de l'image. Cet accroissement simultané des moyens de vision et de destruction assura alors à la « propagande par le fait » un gain tentateur de performance symbolique. L'esprit mal tourné qui entrelace les torchons et les serviettes, et qu'on appelle un médiologue, ne peut s'étonner de voir datée la naissance du terrorisme russe, le pionnier du genre moderne, de l'an 1878. Le 24 janvier, une très jeune fille, Vera Zassoulitch, abattit au revolver le général Trépov, gouverneur de Saint-Petersbourg. Légendaire vignette d'où sortit la première vague de terreur individuelle et multinationale en Europe et en Amérique, – sanglant aposto-

lat qui coûtera la vie à maints souverains et souveraines, présidents, grands ducs et ministres.

### **La vidéosphère : un bonus inattendu**

Le frère aîné de Lénine, Alexander Oulianov, terroriste en herbe, fut pendu sur l'ordre du tsar. Il avait vingt et un ans, Vladimir, né en 1870, dix-sept. Lénine, peu après, récusait le terrorisme comme politiquement inefficace (cette condamnation somme toute bien vue nous vaudra peu après le bolchevisme, comme quoi le refus d'un mal peut aussi faire mal). On n'en était plus alors à la gravure sur bois, mais pas encore au photo-journalisme. Vladimir Ilitch aurait probablement révisé aujourd'hui son jugement car la médiasphère porteuse a changé. Ce que la graphosphère (livres, journaux, brochures) ne permet pas, la vidéosphère le rend possible, tandis que la numérosphère, qui la prolonge, offre la logistique idéale : réseau mondialisé, décentralisation opérationnelle, opacité des approvisionnements financiers. Notre nouveau milieu technique optimise les retombées psychotropes de l'acte meurtrier, de par ses infrastructures d'abord (diffusion instantanée, sidération gratuite et autpropulsée), mais aussi et surtout par le nouveau partage du douteux et du crédible qu'instaure tout changement de support. Les valeurs de l'info-intoxiqué paisible, vous et moi, sont celles-là mêmes du furieux qui se dope à la pub : surlignage de l'instant, dramatisation, effacement du collectif, manichéisme. Nous l'avons vu : on ne joue pas devant une salle vide, et un terroriste sans journalistes, c'est un épistolier sans timbre, ou un acteur sans public. À cette contrainte, la real-télé et le frisson du direct apportent un couronnement sarcastique. Quant c'est le simulacre qui fait l'acte, et la caméra, la manifestation, quand on ne distingue plus la scène de la salle, le monde entier s'offre en théâtre d'opérations, pourvu qu'il soit câblé. Tous terrorisés, en tournant le bouton. L'espace mental du pékin devient homogène à celui du terroriste, qui pense lui aussi en termes de *scoop*, d'image-choc, de star (du Bien et du Mal) et de flash. La promo du barbare, son tremplin et sa niche, c'est notre culture elle-même. Les deux ont en commun d'hyperréaliser l'inattendu et de déréaliser la durée. Ils rendent ultra-visible l'effet cherché par le « justicier » (l'attentat lui-même, l'impact, l'horreur), et infra-visibles les causes de l'injustice (auxquelles n'entend pas vraiment remédier le soi-disant justicier, qui préfère le signe à la chose). Cette identité des logiciels mentaux, induite par les machines nouvelles, permet la prise

de judo civilisationnelle, façon film-catastrophe, consistant à retourner la force de l'adversaire contre lui-même : le camion en obus, le gros-porteur en missile, les faiseurs de visuels en hommes-sandwichs des iconoclastes, et les procureurs médiatiques en amplificateurs acoustiques. Fatale attraction. Le terroriste contemporain est l'exhibitionniste de la révolte, comme il y en a du sport, de l'industrie et de la pensée. C'est la sélection des honneurs par le *press-book*, ou l'audimat. Le culte de l'épate et la retape, nous l'imputons à bien lorsqu'il donne son aura au footballeur, au philosophe des variétés télévisuelles ou au repreneur industriel, mais il nous semble intolérable quand il nous revient en boomerang, du mauvais côté. Et nous sommes les premiers à tenir le guérillero à l'ancienne, façon Giap ou Guevara, perdu dans sa forêt ou ses rizières, sans attaché de presse, pour un ringard ou un idéaliste, quantité négligeable ou inoffensive. Le terrorisme du jour peut s'analyser comme un radicalisme médiatique, qui pousse à ses conséquences extrêmes, et à notre plus grand dam, les règles d'un jeu audiovisuel et télématique que nous adorons par ailleurs, tant qu'il sert notre cause.

### **Mais où sont les neiges d'antan ?**

Sans vouloir céder au noir et blanc des fabricants d'épouvantail, sans dresser face-à-face noble guérilla et vil terrorisme – bonne résistance et condamnable exaction – il me revient à l'esprit qu'il y avait, en matière de lutte armée, des choses qui ne se faisaient pas au temps jadis. Comme déposer des bombes dans un lieu public, exécuter ou maltraiter des prisonniers, tirer au hasard dans une foule. Les guérilleros ou clandestins progressistes que j'ai pu côtoyer en Amérique Latine dans les années 60 s'apparentaient encore aux « meurtriers délicats » de la Russie tsariste évoqués par Camus. Kaliayev renonça, une première fois, à son attentat contre le Grand-duc Serge parce qu'il avait ses enfants avec lui, dans sa calèche. La violence était pour ces sacrifiés de haute époque le dernier recours, et il y avait une morale assez stricte dans son exercice. L'oubli de soi-même et le dévouement à la cause n'empêchaient pas un certain souci, un souci certain de la vie des autres. N'idéalisons rien : qui est prêt à donner sa vie ne regarde pas trop à celle d'autrui, mais le code de l'honneur, dans l'insurrection anti-impérialiste, excluait la terreur aveugle, s'il admettait l'assassinat d'un tortionnaire ou d'un dictateur. On nous apprenait à fabriquer des bombes artisanales, mais pour plastiquer des ponts ou des pylônes électriques, voire des transports de troupes.

Jamais de cibles indistinctes. Sans doute, comme le remarque Hannah Arendt, « toute politique idéologique est-elle dévorée par la logique de sa mise à exécution », et de fil en aiguille, les choses dérapent. Les régimes issus d'une lutte armée, minoritaire ou populaire, respectent assez rarement les règles démocratiques, auxquelles n'entraînent guère l'activité conspiratrice et les ruses de la clandestinité. Et puis, la lutte a besoin d'argent, et Robin des Bois aux abois se retrouve en Pierrot le fou dix ans après – braquage de banques, trafic de drogues, enlèvements et extorsions de fonds. On commence par Kropotkine, on finit par la bande à Bonnot. On commence par « la violence accoucheuse de l'histoire », et on finit, là où prévaut la culture judéo-chrétienne de la faute, par la violence rédemptrice et expiatoire <sup>2</sup>. Lumpen pas loin.

Dans la montée aux extrêmes, la tradition rationaliste constituait un handicap. Les enfants de Hegel et de la Vierge Marie, malgré leur messianisme dégradé en programme, se donnaient des buts de guerre limités, dans l'espace et le temps : « libérer » le Venezuela, par exemple, ou faire des Andes la Sierra Maestra de l'Amérique. Démesurés, sans doute, mais non apocalyptiques. Était-ce le scrupule moral ou bien le principe de réalité qui empêchaient ces combattants de faire n'importe quoi, contre n'importe qui ? Les deux ensemble, à coup sûr. L'impatience révolutionnaire – ou le refus d'une patience réformiste qui tourne à la passivité – s'inscrivait encore dans une stratégie politique, à l'intérieur d'un temps cumulatif et échelonné. On voulait prendre le pouvoir quelque part, ou mettre en branle un mouvement social. La violence n'était pas une fin en soi. Les militants fils de la terre ont en vue des compromis possibles, des buts intermédiaires, des phases de transition ; alors que nos terroristes célestes ont des buts vagues, irréalisables et indéfiniment extensibles. Ce flou stratégique et sans délai sied aussi bien aux outrances théocratiques qu'à l'ordre moral libertaire. Action directe, c'est action immédiate. Les médiations ne payent pas, en termes de valeurs-spectacle ou de salut individuel. Cela tombe à pic. La vidéosphère aussi veut tout et tout de suite. L'époque est à l'instantané anarchisant – soit le moins possible de médiations... On se souvient du décret fameux. « Article 1 : il n'y a plus rien. Article 2 : toute la population est chargée de l'exécution de l'article 1 ». L'extrême-islamisme, qui veut convertir l'humanité entière à la Charia, en inverse les termes, mais sur un même registre. Article 1 : nous voulons tout. Article 2 : chacun est chargé, où qu'il soit et le temps qu'il faudra, de l'exécution de l'article 1.

Nos instructeurs militaires, je parle de nos années 60, n'étaient pas coif-

2. Pour ces involutions passées, je me permets de renvoyer à *La critique des armes* (Le Seuil, 1973), et à *Les Rendez-vous manqués*, Pour Pierre Goldman (Le Seuil, 1975).

fés de professeurs de religion – comme l'étaient les encadreurs, dans l'Iran de Khomeyni, des volontaires de la *chahada*. On comprend pourquoi rationalistes et matérialistes d'Occident auront livré, au bout du compte, des conflits de basse intensité, et à bas bruit. Ils ne se racontaient pas la même histoire (pour comprendre les actes d'un homme, commencer par se demander quel est son film intérieur). Le Nord gestionnaire a procédé à la fermeture sans phrases du cinéma Progrès. Le cinéma Paradisio en a profité, au Sud, pour rouvrir ses portes. Les cinéphiles de l'Infini peuvent faire des activistes infiniment plus mortifères. Ce n'est pas la même chose, en effet, que de se projeter vers un dénouement aléatoire ou de s'autoriser d'un intouchable commencement. Le mythe religieux est antérocentré : retrouver la splendeur des origines, ou l'époque immaculée du Prophète. L'utopie politique est futurocentrée : l'homme nouveau nous guette au bout du tunnel. L'avenir est la transcendance des hommes sans Dieu. Dieu est la transcendance des hommes sans avenir. Le premier est toujours et par définition un peu incertain, et négociable. Le second est indubitable, et non-négociable. Les technocrates qui se vantent d'avoir soldé l'illusion lyrique du XX<sup>e</sup> siècle vont devoir affronter désormais l'illusion mystique. Ils vont perdre au change. Les meurtriers du Mystère sont encore plus indéliques que ceux de la Science en marche. Pas moins que les millénaristes japonais de la secte Aum, curieuse branche du bouddhisme zen, auxquels la détention de la Vérité Suprême permit de préparer en toute tranquillité d'esprit, la biochimie aidant, de très conséquents carnages. Les guerres de religion ont de surcroît un don de longévité que n'ont pas les conflits d'intérêts géopolitiques. « La fin des idéologies », chantaient fièrement nos modernistes *matter of fact*. Les malheureux... S'ils savaient seulement ce que leur chère modernité veut dire...

### **Et si les nihilistes, c'était nous ?**

« Sans l'idée de vivre éternellement, néant partout », observait déjà Chateaubriand. Les nihilistes ont des vues courtes, ils n'ont pas l'éternité en gage. Les croyants fanatisés ont une police d'assurance qui leur permet de voir loin, et de calculer large. Samson, le premier kamikaze de Dieu inscrit au registre, ne regardait pas à la dépense, question dommages collatéraux. Trois mille philistins, hommes et femmes, ont péri quand « le temple s'écroula sur les tyrans et sur tout le peuple qui s'y trouvait » (Juges, 16). « Les morts qu'il fit mourir par sa mort, précise la Bible, furent plus nom-

breux que ceux qu'il avait fait mourir durant sa vie ». 3 000 cadavres d'un coup : la jauge eschatologique, moyenne stabilisée. C'est à souhaiter que les actuels forcenés de Seigneur Dieu deviennent vraiment des nihilistes, au lieu de miser sur l'absolu. Tocqueville en Amérique, à peu près au même moment que le vicomte, observait que la démocratie individualiste et commerçante raccourcit l'horizon des humains, alors que « dans les siècles de foi, on place le but final de la vie après la vie ». Les enfants d'Abraham, leur sacrifice accompli, ont la certitude de revivre en surmultiplié. Le cubage de sang à verser n'est-il pas toujours proportionnel aux récompenses à espérer ? Les martyrs intégristes, à cet égard, manquent d'arguments pour faire des économies car, croyant comme Samson en l'immortalité de l'âme, ils gagnent, par leur mort édifiante, une existence plus enviable que celles qu'ils traînent dans notre vallée des larmes. Le mépris du terrestre, le désir d'immolation que donne la croyance en l'Absolu – c'est la seule maîtrise qui échappe à l'Occidental, par quoi le kamikaze, militairement inférieur, divinement supérieur, annule toutes les autres suprématies du sceptique gavé. Dans la lutte du maître et de l'esclave, les places alors permutent. Le maître craint pour sa vie ; mais si l'esclave s'en fiche, le premier perd sa place.

Les insurgés marxistes n'espéraient rien de l'au-delà, seulement d'une postérité à ras d'hommes (aux martyrs le prolétariat reconnaissant). Quelques couronnes au pied d'un Mur des Fédérés étaient la seule survie à laquelle ils pouvaient rêver. Sisyphe, depuis, a viré de bord. Dans nos banlieues et confins, il n'a plus le visage de Guevara mais de Ben Laden. Ce passage du flambeau ne profitera pas à la Raison, ni à Prométhée. Changement de décor. Les fossoyeurs d'un monde pourri, les âmes éperdues sans domicile fixe ne vont plus faire le coup de feu aux côtés des assiégés de Madrid, mais dans les forteresses pachtounes. Après les Brigades internationales, les Légions islamiques. Après l'utopie (rouge), le mythe (vert), contre-effet de l'utopie déçue. Après le post-moderne, le pré-moderne. Après le couple sage « économie et politique », qui régna sur le dernier siècle, le couple infernal « culture et technique », qui va présider aux saccages du prochain. On nous annonçait le « choc du futur ». Ce sera le choc du passé, avec les armes du futur. Le Tout-Puissant requinqué par IBM, la Révélation « boostée » par l'ordinateur. Le télescopage de l'ange Gabriel et de l'électron, emblématisé par le 11 septembre, inscrit l'entrecroisement du matériel et du spirituel, l'objet convulsif de tous nos *Cahiers*, sur l'agenda du siècle à venir. Adieu la sociologie heureuse, bonjour la médiologie tragique ? Une lourde responsabilité pour nos si petits moyens...